

Japon

Un hymne à l'éphémère

La beauté de la vie, telle que la conçoivent les Japonais, surgit, inattendue, au détour d'instant infimes et délicats. Et prend son envol en marge du temps.

Une manière d'être au monde privilégiant l'instant et le fragile. Un regard préférant s'arrêter sur la frêle fleur de cerisier plutôt que sur la pierre millénaire. Les Japonais ont une conscience aiguë que tout est mortel et transitoire. Sans doute parce qu'ils vivent sur un archipel soumis aux catastrophes naturelles, où se succèdent séisme, tsunami, typhon et éruption volcanique, ils savent que rien n'est stable, définitif, que tout peut changer, voire disparaître. Confrontés à cette nature féroce, empreints de bouddhisme, ils ont très tôt développé un fort sentiment d'impermanence des choses.

« Il n'y a pour l'homme d'horizon qu'ici et maintenant, raconte le journaliste Philippe Pons dans *Japon* (Points). La soumission des Japonais au réel, aux limites de l'existence, se traduit dans leur conception du temps par la primauté accordée à l'éphémère, au précaire, au fragile. » Les célèbres estampes *ukiyo-e* se veulent les images d'un « monde flottant ». Des hommes sont désignés « trésors nationaux vivants », pour mieux saluer leur savoir-faire et leur art,

exceptionnel et périssable. La patine du temps, l'altération née de l'usage, la décrépitude des choses vieillissantes ne sont pas cachées honteusement. Loin d'être corrigées ou effacées, les fêlures et les salissures sont même magnifiées. Dans la poterie, l'esthétique *wabi-sabi* sublime l'imperfection des choses en mettant en valeur, au lieu de les masquer, cassures et rayures.

« Contrairement aux Occidentaux qui s'efforcent d'éliminer radicalement tout ce qui ressemble à une souillure, les Extrême-Orientaux la conservent précieusement et telle quelle, pour en faire un ingrédient du beau, analyse l'écrivain Junichirô Tanizaki dans son somptueux *Éloge de l'ombre*. C'est une défaite, me direz-vous, et je vous l'accorde, mais il n'en est pas moins vrai que nous aimons les couleurs et le lustre d'un objet souillé par la crasse, la suie ou les intempéries, ou qui paraît l'être, et que vivre dans un bâtiment ou parmi des ustensiles qui possèdent cette qualité-là, curieusement nous apaise le cœur et nous calme les nerfs. »

À l'Ouest, les demeures de pierre aspirent à l'éternel, bravent le temps, mais le subissent par leur vieillissement. « Pas au Japon, relève Philippe Pons. Parce qu'il n'y a pas ici de distinction entre l'original et la copie, les Japonais rebâtissent. » Le temple d'Ise, grand sanctuaire nippon, est reconstruit tous les vingt ans ! Apparemment immuable et pourtant toujours neuf, il est placé en marge du temps, hors de son atteinte.

Ainsi, quand l'Occident défie le temps en s'attachant au solide, à l'inaltérable, le Japon se plie à ses contraintes ; s'en fait même le complice et savoure l'instable, le fugace, le délicat. L'écrivain Paul Claudel, diplomate au Japon dans les années 1920, résume ainsi en un haïku, dans *Cent phrases pour éventails* : « Seule la rose est assez fragile pour exprimer l'éternité. » ■

RAFAËLE BRILLAUD